

Un portrait politique d'Octave Mirbeau



Voici quelques extraits du monumental et indispensable *Dictionnaire Octave Mirbeau*, par Pierre Michel, en ligne sur le site de la Société Octave Mirbeau, <http://mirbeau.asso.fr>. On y trouvera des liens vers de nombreux textes, contes, romans et chroniques, accessibles gratuitement.

Ces extraits, choisis par Bruno Courcelle, sont en rapport avec sa pièce *Le journal d'Octave* qui adapte pour la scène plusieurs des cent cinquante *Contes cruels* d'Octave Mirbeau et quelques autres textes.

Civilisation

Le terme de « civilisation » est un de ces mots, aussi présomptueux qu'hypocrites, dont Mirbeau se méfie *a priori*, car ils servent le plus souvent à camoufler une camelote nettement moins ragoûtante. [...]

Mirbeau fait découvrir à ses lecteurs à l'inoxydable bonne conscience que la prétendue « mission civilisatrice » du colonialisme n'est en réalité qu'un abominable système d'exploitation des Africains et que le massacre y est bien la règle, et non une regrettable exception. Que valent, dès lors, les valeurs proclamées par la République, troisième du nom ? Peut-on qualifier de « civilisés » des États, certes modernes et industrialisés, mais qui utilisent leur supériorité technique et militaire pour s'appropriier le monde à leur profit et transformer des continents entiers en de terrifiants jardins des supplices ? Si l'on ajoute que, au grand scandale de Mirbeau, les gouvernements européens sont restés d'une totale différence devant le massacre des Arméniens par le sultan Abdul-Hamid, en 1895-1896, puis face aux atrocités de la guerre russo-japonaise en Mandchourie, en 1904, le bilan de ces prétendus « civilisés » risque fort d'apparaître bien mince... [...]

[Droit, médecine, démocratie, etc... : des progrès objectifs ?] Mirbeau ne nie pas que d'appréciables progrès sociaux et médicaux aient pu être réalisés et, à l'occasion, il lui arrive même de se battre pour défendre un système social qu'il critique vigoureusement, mais qui est menacé par un danger bien pire [il a vigoureusement défendu Dreyfus]. Mais, dans l'ensemble, les progrès ne

lui semblent pas aussi évidents qu'on le prétend : la prétendue démocratie n'est à ses yeux qu'une vaste blague ; la loi n'est ni juste, ni égale pour tous ; le droit de la minorité de nantis et d'exploiteurs exclut celui des larges masses dominées et paupérisées ; les prolétaires sont exploités, opprimés, aliénés, tués à petit feu, dans le baignoire des usines ; l'armée et le système pénitentiaire sont des monstruosité sociales ; la famille est un étouffoir ; le christianisme est un opium du peuple, etc. [...]

L'anarchiste Mirbeau se garde bien de donner sa propre définition de ce que devrait être une vraie civilisation. Mais il la dessine en creux et il s'emploie à la faire désirer : dans une société vraiment civilisée, les individus seraient libres et solidaires, ils vivraient en paix avec leurs voisins, leur travail serait une source de dignité et suffirait à assurer leur subsistance, et ils auraient du temps à consacrer à leur développement intellectuel et spirituel. Mais il sait pertinemment que, les hommes étant ce qu'ils sont, ce n'est là qu'une utopie, et que ce qu'on appelle « civilisation » ne sera jamais qu'un mince vernis sous lequel perdure le fauve primitif, toujours prêt à resurgir et à tuer.

Contradiction

[...] Sur le plan politique, Mirbeau est à la fois un intellectuel engagé dans toutes les grandes batailles [notamment l'affaire Dreyfus] et un nihiliste découragé, susceptible de décourager à leur tour de bonnes volontés ; et l'optimisme de sa volonté coexiste en permanence avec le pessimisme de sa raison. Il ne parvient pas à dépasser ces diverses contradictions, juxtaposant des prises de position différentes, simultanément ou successivement, ce qui peut donner à certains observateurs, superficiels ou malveillants, une impression d'incohérence.

Aussi Mirbeau est-il d'une très grande modestie et ne prétend-il jamais se poser en donneur de leçons ni détenir une autorité garantissant une quelconque vérité. [...]

Au lieu d'aider ses lecteurs à adopter des solutions toutes faites, qui seraient mensongères à ses yeux, il juge plus honnête, et aussi plus respectueux, de les laisser se dépatouiller tout seuls en face de contradictions patentes, qu'il assume, parce qu'elles sont dans la vie et dans la nature, et pas seulement en lui.

Indignation

Toute sa vie Mirbeau a conservé intacte sa capacité d'indignation. Malgré son pessimisme sur les hommes et les sociétés, il ne s'est jamais résigné à voir les choses rester en l'état et n'a cessé de se battre, fût-ce sans espoir d'améliorations en profondeur, pour tâcher de les rendre un peu moins mauvaises – pour ne pas dire « un peu moins pires ». C'est pourquoi, dans toute son œuvre journalistique et littéraire, il n'a eu de cesse de dénoncer les maux de la société qui l'indignaient, au risque de susciter des scandales et de devenir lui-même scandaleux : « Je n'ai pas pris mon parti de la méchanceté et de la laideur des hommes. J'enrage de les voir persister dans leurs erreurs monstrueuses, de se complaire à leurs cruautés raffinées... Et je le dis », (1910). [...]

Cruauté.

Octave Mirbeau est à coup sûr un auteur cruel. [P. Michel et J.-F. Nivet ont rassemblé ses 150 contes et nouvelles sous le titre *Contes cruels*]. Mais il convient de distinguer plusieurs sortes de cruauté dans son œuvre :

- La cruauté inhérente à la condition humaine, qui est un véritable enfer. [...]
- La cruauté des institutions sociales, qui reposent toutes sur le meurtre et l'oppression du plus grand nombre, et dont Mirbeau nous dévoile les dessous monstrueux. [...] La famille, l'école, l'Église, le pouvoir politique, la "Justice", l'armée, l'administration et, plus généralement, l'État, sont autant de forces coalisées pour écraser l'individu et pour transformer des êtres potentiellement pensant et sentant en de « croupissantes larves ». Quand Mirbeau découvre une aberration sociale

ou une monstruosité à laquelle personne ne semble faire attention, il crie son indignation haut et fort.

- La cruauté des individus, qui obéissent aveuglément à l'atavique instinct de meurtre, inséparable de l'instinct sexuel, et qui est consubstantiel à toute vie organisée, dans un univers qui est un « crime » et où il faut manger ou être mangé. [Malgré] Rousseau, Mirbeau ne croit pas du tout que l'homme ait été « bon » à l'état de nature et, sous un vernis de civilisation, il voit toujours en l'homme moderne le « gorille féroce et lubrique » dont il est l'héritier.

- Et enfin la cruauté du romancier, du conteur et du chroniqueur, qui met le doigt sur les plaies purulentes de la société, là où cela fait le plus mal, et qui oblige ses lecteurs à « regarder Méduse en face », au risque de déranger leurs paisibles digestions, de distiller le doute dans leurs esprits, de mettre à mal leur confiance naïve dans les valeurs que la société leur a inculquées. [...] La cruauté est inséparable de son entreprise de désacralisation et de démythification, et l'esthétique de la cruauté que Mirbeau met en œuvre est foncièrement subversive.

Enfer

La vision que Mirbeau se fait de l'homme, de sa nature et de sa condition, est imprégnée d'un pessimisme confinant au nihilisme : pour lui tout est pour le pire dans le pire des mondes possibles, l'enfer, c'est ici-bas ! [...] et notamment *L'enfer social*.

Mirbeau s'emploie à en décortiquer les principaux rouages :

- D'abord la famille, l'école et l'Église, où l'on conditionne les malléables cerveaux des enfants, où l'on assassine les Mozart potentiels, pour fabriquer les « électeurs soumis » dont la République a besoin, et les « fervents du mensonge religieux » que les « ensoutanés » vont tondre à loisir. [Voir *Agronomie*, *Le Mur* et *Un baptême* dans la pièce.]

- Le travail salarié, « grand mal moderne, dont tout le monde souffre » et qui, au lieu d'être « une joie d'homme libre », a toujours été « une souffrance, une abjection d'esclave » (1901).

- L'armée, « fabrique d'assassins », et le système pénitentiaire, monstruosité sociale visant à perpétuer la loi des dominants sont des machines à détruire chez les individus ce qui peut survivre d'humain, en vue de les « fai[re] tomber au dernier degré de la brute humaine » et de les « bestialiser » (1901). [La dernière scène de la pièce est basée sur les *dialogues tristes : Autour de la colonne* et *Le mal moderne*. Voir dans les *Contes : La fée Dum-Dum* et *La guerre et l'Homme*.]

- La loi et ce qu'on appelle, par antiphrase, la « Justice », douces aux puissants, mais impitoyables aux pauvres qu'elles broient. [Voir *Le Mur* dans la pièce.]

- Les divertissements offerts par la société moderne pour faire oublier la déréliction et qui se révèlent pires que le mal, car Mirbeau voit dans le culte du plaisir mortifère, « ce bourreau sans merci » dont le fouet fait avancer le troupeau, un symptôme de la décadence civilisationnelle.

[L'article du Dictionnaire analyse aussi la souffrance absurde et les passions.]

Sexualité

Instincts.

[Comme pour Schopenhauer tel qu'il est lu à l'époque de Mirbeau] la sexualité est partie intégrante de ce « grand tourbillon de la vie » qui « emporte presque toutes les créatures vivantes dans un désir obscur et puissant de création ». C'est le vouloir-vivre épars dans la nature et chez toutes les espèces sexuées qui pousse les individus des deux sexes à s'unir pour « la continuation de la vie » et qui, « selon les lois infrangibles de la Nature », se sert de la femme comme d'un piège pour appâter les hommes [...] Cet instinct vital est donc tout-puissant et les humains des deux sexes lui obéissent aveuglément, sans se rendre compte que tous les échafaudages esthétique-sentimentaux des amoureux et des poètes, [...] et toute la comédie de l'amour [...] ne sont que des habillages destinés à camoufler des « réalités » jugées trop vulgaires par certains esprits qui se veulent poétiquement éthérés. [...]

En deuxième lieu, cet instinct de vie est inséparable de l'instinct de mort et Éros a partie liée avec Thanatos, puisque tous deux s'inscrivent dans l'éternel cycle naturel des nécessaires transformations de tout ce qui vit et qui doit impérativement mourir. *Le Jardin des supplices* pousse à son paroxysme cette assimilation, si dérangement pour les lecteurs. L'héroïne sadienne Clara affirme que « l'Amour et la Mort, c'est la même chose !... » et que « la pourriture, c'est l'éternelle résurrection de la Vie ». Cette « résurrection », qu'illustre précisément la splendeur des parterres de fleurs du jardin chinois engraisés par le sang des suppliciés : « Mélangés au sol, comme un fumier – car on les enfouissait sur place –, les morts l'engraissèrent de leurs décompositions lentes. [...] Son extraordinaire force de végétation, loin qu'elle se soit épuisée à la longue, s'active encore aujourd'hui des ordures des prisonniers, du sang des suppliciés et forment un puissant compost dont les plantes sont voraces et qui les rend plus vigoureuses et plus belles. »

L'une des conséquences, jugées monstrueuses, de cette consanguinité de la Vie et de la Mort, c'est l'inquiétante proximité de l'acte sexuel et du meurtre chez de très nombreux personnages mirbelliens. Au terme de son voyage initiatique à travers le jardin des supplices, le narrateur explique : « Et c'est l'homme-individu, et c'est l'homme-foule, et c'est la bête, la plante, l'élément, toute la nature enfin qui, poussée par les forces cosmiques de l'amour, se rue au meurtre, croyant ainsi trouver, hors la vie, un assouvissement aux furieux désirs de vie qui la dévorent et qui jaillissent, d'elle, en des jets de sale écume ! »

Refoulements

L'instinct sexuel tout-puissant au sein de la nature se heurte, dans les sociétés humaines, aux lois civiles et religieuses imposées par la culture. Elles tentent de canaliser le besoin de tuer en le détournant vers des ennemis extérieurs ou intérieurs : « Le besoin inné du meurtre, on le refrène, on en atténue la violence physique, en lui donnant des exutoires légaux : l'industrie, le commerce colonial, la guerre, la chasse, l'antisémitisme... » (Introduction du *Jardin des supplices*). Quant à l'instinct génésique *stricto sensu*, elles voudraient le limiter à la procréation dans le cadre familial, et elles le combattent âprement partout ailleurs et sous toutes les formes possibles, au nom d'une « morale » aussi hypocrite que répressive, comme Mirbeau l'écrivit à un magistrat qu'il interpelle publiquement :

« L'amour a été détourné de son but – qui est la continuation de la vie, la perpétuation de l'espèce – par les lois civiles que tu sers et les lois religieuses auxquelles tu es asservi... et ces deux lois, victorieuses de la nature, ne vont jamais l'une sans l'autre. Par le mariage – c'est-à-dire par l'organisation de la richesse et la transmission de la propriété – tes lois civiles restreignent, empêchent la libre expansion de l'amour : elles tuent, en combien d'êtres humains, le germe de vie ; donc elles accomplissent une œuvre de mort. Les lois religieuses, dans une volonté de discipline et d'universelle domination, ont fait de l'amour, c'est-à-dire de l'éclosion éternelle de la vie, un épouvantail et un péché. Toutes les deux, par les entraves légales ou morales qu'elles apportent à l'amour, ont été les principales causes de perversions sexuelles qui désolent l'humanité et sont un crime véritable contre l'Espèce » (1899).

Dans tous les cas de figure, cette imprégnation du sens du « péché », en matière de sexualité, contribue gravement au déséquilibre psychique des individus qui en sont empoisonnés, car ils sont perpétuellement tiraillés entre des besoins qu'ils tentent de satisfaire, fût-ce au moyen d'expédients qui laissent un goût d'amertume, et le sentiment de honte et de culpabilité qu'ils en conservent.

Famille

Ce n'est pas Mirbeau qui a proféré le fameux « Familles, je vous hais ! », mais toute son œuvre atteste, plus encore que celle d'André Gide, de cette haine, à la fois viscérale et raisonnée, pour une institution sociale qu'il juge oppressive et destructrice. Dans ses premiers romans et dans un grand nombre de ses contes et nouvelles, il présente des familles petites-bourgeoises étriquées, misonéistes, étouffantes, où le souci du patrimoine tend à effacer les liens affectifs, où les enfants

subissent de plein fouet une autorité paternelle exorbitante, imbue d'elle-même et le plus souvent obtuse, où la peur du qu'en dira-t-on préserve soigneusement de tout signe extérieur de personnalité, où les parents transmettent immuablement aux enfants le « legs fatal » des prétendus « liens du sang », des « préjugés corrosifs » et de l'assujettissement aux traditions et au désordre social. C'est en effet dans la famille, avant même l'école et l'Église, que commence pernicieusement le processus de « déformation » qu'on a coutume d'appeler « éducation » et qui constitue en réalité une aliénation aux effets durables : seuls quelques enfants, parce qu'ils tiennent tête et manifestent leur liberté en résistant, fût-ce par la simple force d'inertie (c'est notamment le cas des futurs artistes), échappent à cet étouffement de leur personnalité ; les autres sont à jamais broyés.

Divorce

Une loi autorisant le divorce est votée en 1884. Mirbeau la met en regard de la mansuétude des cours d'assises pour les maris meurtriers de leurs femmes adultères. Voici ce qu'il écrit dans sa chronique *Fini de rire !* :

Au fond des choses, si vous grattez le mari où cela le démange, vous trouverez le cannibale. Tout simplement. Cet homme, si doux et si bon dans le commerce habituel de la vie, est un sauvage à qui le partage a donné son morceau de viande crue, et qui y tient féroce au point de la jeter à l'eau plutôt que de voir un autre y planter les dents.

Comment, c'est donc un bien, une jouissance, je ne sais, quelque chose d'agréable enfin, qu'une femme qui ne vous aime pas ! Il y a donc à la posséder – avec cela qu'on la possède ! – à dire : « Cette femme est à moi », un plaisir quelconque ? Comprends pas. Il me semble que, dès qu'une femme n'aime plus, elle est abominablement gênante, et voilà tout. Elle n'est déjà pas si amusante quand elle aime !

Mais non. Il n'y a pas de mari, si haï et si méprisé soit-il, qui ne dise : « Cette femme m'appartient. Personne n'y touchera ». Imbécile ! Une femme ne vous appartient pas comme une soupe aux choux. Elle t'appartient si elle t'aime. Le mariage la force à coucher avec toi. La belle affaire ! Il ne peut pas la forcer à t'appartenir. Fût-elle dans tes bras, passive et pensant à autre chose, dix-huit heures par jour, elle appartient à celui qu'elle aime.

C'est le mauvais côté de cette convention sociale, nécessaire et absolument inattaquable, je me hâte de le dire, qu'on appelle le mariage, qu'il donne au mari cette idée absurde que sa femme est sa chose et qu'il est le propriétaire de sa pensée comme de son corps, par contrat. Aussi, quand sa chose le quitte, il ne se contente pas des châtiments légaux, prison et le reste. Il faut qu'il égorge et massacre comme un anthropophage. Le mariage rend la femme perfide et l'homme féroce. Enfin, il n'y a pas grand'chose à dire : il rend chacun à sa nature intime.

Toujours est-il, ô mes tendres meurtriers, ô mes aimable assassins, ô mes respectables peaux-rouges, qu'en voilà assez. Vous avez le divorce, vous allez nous faire le plaisir de renoncer au surin. Ce serait trop d'agrément à la fois.

Néo-malthusianisme et dépopulation

À la chasteté prônée par Malthus pour combattre la surpopulation, Mirbeau (et Paul Robin) opposent le contrôle des naissances par l'usage de moyens contraceptifs et la reconnaissance du droit à l'avortement, à une époque où il est encore considéré comme un crime. C'est le *néo-malthusianisme*. Mais cette position est alors très minoritaire en France, chez les socialistes et dans le mouvement ouvrier. [...]

Pessimiste sur la condition humaine, Mirbeau juge monstrueux d'imposer le martyre de la vie à « des créatures impitoyablement vouées à la misère et à la mort » [...] « l'acte de perpétuer l'espèce malheureuse et sordide que nous sommes m'apparaît plutôt regrettable ». [...]

Le néo-malthusianisme de Mirbeau s'explique aussi par sa révolte contre une société d'oppression, qui repose sur le vol et sur le meurtre [...] De la sainte trinité que constituent la famille, l'école et l'Église, qui n'ont d'autre fonction que de « détruire l'homme dans l'homme », il n'y a vraiment rien à attendre de positif. Et pas davantage des politiciens de toutes obédiences, qui ne servent que leurs intérêts, ni des institutions étatiques, toutes oppressives, ni du système économique capitaliste, qui n'obéit qu'à la loi du profit maximal à n'importe quel prix.

C'est parce que, pour la très grande majorité des hommes, les conditions minimales d'épanouissement de l'individu ne sont pas du tout remplies, qu'il s'oppose vigoureusement à toutes les politiques natalistes [...]. Ce qui indigné le plus Mirbeau, c'est que ces politiques visent à produire les futurs prolétaires, dont les industriels et les financiers ont besoin, et « de la chair à canon » destinée à la prochaine boucherie.

Pour lui, proclamer la nécessité d'un contrôle des naissances et le droit sacré à la contraception, à l'avortement et, par conséquent, au non-être, résulte justement de la conviction que tous les humains à qui on inflige la vie ont un droit imprescriptible à une existence de justice et de bonheur digne de leur condition d'êtres pensants. Cela n'est nullement incompatible avec la sacralisation de la vie et de sa transmission, dont témoignent d'autres textes : c'est justement parce qu'il juge la vie sacrée qu'il s'oppose de toutes ses forces à tout ce qui tend à en faire un enfer.

En réaction à une proposition d'impôt sur les célibataires et les familles ayant peu d'enfants, Mirbeau publie en 1900 six articles (disponibles en ligne) intitulés « Dépopulation ». Il s'insurge notamment contre les conditions sanitaires désastreuses responsables de beaucoup de décès d'enfants. Il questionne : « Ne pensez-vous pas qu'il serait plus intéressant, au lieu d'augmenter la population, d'augmenter le bonheur dans la population, et de lui donner, enfin, un peu plus de justice dans un peu plus de joie ? » Mais, pour y parvenir, il convient de permettre aux principaux intéressés de prendre en mains le contrôle de leur natalité. L'abrogation des lois criminalisant l'avortement est certes nécessaire, mais elle ne saurait être suffisante : c'est d'une profonde évolution des esprits que les hommes et les femmes de demain auront besoin pour comprendre où est leur véritable « intérêt humain » et pour pouvoir enfin assumer librement la maîtrise de leur vie !

Laïcité

Mirbeau était un laïque convaincu et combatif. Athée, matérialiste, il était aussi, avec virulence, anticlérical et même anti-religieux. Aussi était-il partisan, non seulement d'une séparation radicale entre les Églises et l'État, mais aussi d'une opposition frontale aux religions instituées, et au premier chef à l'Église catholique romaine, dominante en France, parce qu'elles diffusent un « poison » mortel pour l'esprit de ceux qui en subissent « l'empreinte ». [...]

Aussi faisait-il partie des laïques les plus radicaux, avant tout soucieux de l'émancipation intellectuelle des citoyens, et qui trouvaient très insuffisante la loi de Séparation [de 1905] concoctée par le « socialiste papalin » A. Briand, car elle se contentait de séparer la sphère publique et la sphère privée, la République et l'Église, tout en laissant aux « pétrisseurs d'âmes », comme il appelle les prêtres catholiques en général et les jésuites en particulier, le droit de poursuivre en toute impunité leur manipulation des esprits. Pour lui, il ne suffit pas de dénoncer le cléricalisme, c'est-à-dire le pouvoir des prêtres et leur ingérence dans les affaires de la cité, comme le font les gouvernements républicains : il convient surtout de s'attaquer à la racine du mal, c'est-à-dire aux croyances religieuses elles-mêmes, grâce auxquelles une minorité de dominants s'assure la subordination des larges masses. Comme le pétrissage des âmes commence dès la prime enfance et laisse des traces indélébiles, il souhaite, pour l'empêcher, un enseignement fondamentalement matérialiste, purgé de toutes les anesthésiantes illusions spiritualistes d'essence religieuse. C'est la condition *sine qua non* pour former des individus libres et des citoyens conscients et actifs, sans lesquels la « démocratie » n'est qu'un jeu de dupes. (*Propos de l'instituteur*, 1904).

Malheureusement, en dehors d'Émile Combes, les politiciens républicains déçoivent cruellement son attente et trahissent ce qui devrait être leur mission. [...] De l'émancipation des esprits, ils n'ont cure et ils s'emploient au contraire à entretenir chez les futurs adultes la soumission et le respect dont ils ont besoin pour préserver leur pouvoir.

Scientisme

Idéologie dominante parmi les élites de la Troisième République, le scientisme, qui fait de la science la source de toute vérité et prétend de surcroît y voir la condition du bonheur des hommes et le fondement de l'organisation sociale, est vigoureusement dénoncé par Mirbeau, qui y décèle une dangereuse déviation de la véritable science.

- D'abord, parce qu'il ne fait pas confiance en la raison humaine [...] ce qui ne peut que l'inciter à se défier des présomptueux savants qui s'imaginent naïvement pouvoir éclaircir tous les mystères de l'univers.

- Ensuite, parce que les scientifiques s'aveuglent sur les effets à long terme de leur maîtrise de la planète, qu'ils risquent fort de conduire à sa perte.

- Enfin, parce que le scientisme, instrumentalisation de la science, n'est nullement une idéologie neutre : elle est, pour les nouveaux maîtres du pays, en quête de légitimation, un succédané des religions chrétiennes sur lesquelles reposait le pouvoir des monarques et des anciennes classes dominantes.

Aussi Mirbeau s'emploie-t-il à démystifier et à décrédibiliser le scientisme, en donnant des savants qui l'incarnent, naïfs, stupides, égarés et dangereux, une image ridicule, voire grotesque. [...] il tourne en dérision les tentatives, inspirées des thèses de Lombroso sur le criminel-né ou la prostituée-née, tendant à prouver que les pauvres sont des névrosés ou des êtres intellectuellement inférieurs, voire tarés et dûment alcoolisés, ce qui, du même coup, dédouanerait l'organisation sociale, que Mirbeau, pour sa part, juge au contraire pathogène et criminogène.

Guerre

En dépit de son habituel pessimisme, Mirbeau ne peut s'empêcher d'espérer qu'« un instinctif sentiment de révolte, entretenu par les littérateurs et les philosophes libres, entre dans nos âmes contre les brigandages des pasteurs de peuples », et que « des millions d'êtres humains, las de donner leur vie pour des combinaisons territoriales, diplomatiques ou financières, auxquelles ils ne comprennent rien, poussent ce cri : “La paix, le désarmement ! Nous voulons travailler, nous voulons aimer, nous voulons vivre !” » (1888). Mais il pense que les pulsions homicides ont de bonnes chances de toujours l'emporter sur ce « sentiment de révolte ».

Suicide

Mirbeau est extrêmement pessimiste et donne de la condition humaine une image extrêmement noire. Rien d'étonnant, dès lors, que le suicide puisse apparaître comme une issue de secours, pour s'évader de ce jardin des supplices qu'est l'existence terrestre. [...]

Loin de condamner le suicide pour les raisons morales et religieuses qui sont habituelles dans la bouche de tous les partisans de ce qu'il appelle « le mensonge religieux », loin d'y voir une folie, comme la plupart des psychiatres de l'époque, Mirbeau, à l'instar des stoïciens, considère le suicide comme un acte éminemment rationnel et libérateur : tantôt il résulte d'une prise de conscience philosophique empreinte de renoncement et du désir de s'affranchir du poids écrasant de l'existence ; tantôt de l'influence désastreuse d'une civilisation moribonde et mortifère, notamment par son culte du plaisir, « ce bourreau sans merci » dont parle Baudelaire et « qui alimente les échafauds » et « met dans la main de l'homme le poignard du suicide » (1885). Pour lui, la sagesse vient de l'acceptation lucide de notre condition mortelle, si scandaleuse qu'elle soit, et du renoncement aux faux biens de ce monde. [...]

Si, malgré tout, après avoir apprivoisé la mort et appris à ne plus la craindre, il n'a pas pour autant choisi ce type de libération, c'est qu'il a préféré le combat à la capitulation. [...].

Maupassant (1850-1893) et Mirbeau

Journaliste, conteur et romancier, Maupassant a été influencé à ses débuts par Flaubert. Il a mené pendant plus de dix ans la vie modeste d'un employé de ministère, tout en pratiquant le canotage et en multipliant les conquêtes féminines, avant de pouvoir vivre de sa plume au lendemain de la révélation, en 1880 de son chef-d'œuvre, *Boule de Suif*. Il a écrit six romans mais ce sont quelque trois cents contes et nouvelles qui lui ont valu sa réputation. Dans ces récits imprégnés d'un pessimisme schopenhauerien, comparable à celui de Mirbeau, il excelle à suggérer la vie avec un minimum de moyens. Il a brillé, aussi bien dans des contes fantastiques, enracinés dans le très ordinaire de la vie, que dans des contes réalistes, notamment du terroir normand, ce qui le rapproche de Mirbeau. Sur la fin, son snobisme croissant et le progression de la syphilis ont quelque peu altéré son talent. Après une tentative de suicide, il a été interné dans une maison de santé, où il est mort quinze mois plus tard, sans avoir retrouvé sa lucidité.

C'est dans les années 1870 que Mirbeau a commencé à fréquenter Maupassant, une des très rares personnes qu'il ait jamais tutoyées. Lorsque Maupassant est victime, en 1880, de poursuites judiciaires pour un poème, *Une fille*, jugé contraire aux bonnes mœurs, Mirbeau et Flaubert le soutiennent. Au cours des années 1880, Mirbeau rend hommage au talent de son ami, « ce conteur robuste et fécond, qui mêle avec tant d'art l'observation la plus cruelle aux sensibilités les plus délicates » (1883). En novembre 1885, il lui dédie *Justice de paix* [repris dans la pièce] ; Maupassant, en 1882, lui avait dédié *Aux champs* : C'est l'histoire présentée à la télévision dans la série *Chez Maupassant* d'un jeune garçon de paysans pauvres, adopté par des riches et qui s'en trouve très bien, au grand dam du petit voisin, qui aurait pu l'être si ses parents ne s'y étaient pas opposés.

La vulgarité de Maupassant, sa vanité de beau mâle fier de ses biceps et de ses conquêtes féminines, semblent de mauvais aloi à Mirbeau, qui est de plus fort irrité par la façon dont Maupassant organise sa célébrité croissante. Et celui-ci lui donne la douloureuse impression de ne plus s'intéresser à rien et de ne plus rien aimer, ni la nature, ni les amis, ni l'art, ni la littérature (« *jamais Maupassant n'a rien aimé, ni son art, ni une fleur, ni rien !* », écrit-il à Claude Monet).

Ce qui achève de le révolter, c'est le snobisme de Maupassant : à force de fréquenter du beau linge (les Rothschild, Pereire et autres Fould), il en oublie son solide bon sens de terrien normand. Pour Mirbeau, ce snobisme n'est pas seulement révélateur d'une âme vulgaire : il corrompt aussi le talent, altère « la sincérité des sensations » et « l'exactitude de l'œil », comme le prouve par exemple la déplorable conversion de Maupassant à la psychologie de Paul Bourget, un auteur que l'on peut oublier sans dommage.

Beaucoup de thèmes rapprochent Mirbeau et Maupassant. Notamment, le mépris du bourgeois, l'horreur du mariage, la détestation de l'Etat, de l'administration et des politiciens, l'anticléricalisme, la défiance des passions, un pessimisme foncier ainsi que la considération sans préjugé du suicide (un thème fréquent chez Maupassant).

